

S'exposer à la vie

Une fois n'est pas coutume, je commence par l'exercice : vous partez en Laponie, dans le cercle arctique, en hiver. En imagination avec moi, au moins pour l'instant. Vous allez traverser cette chaîne de montagnes sur une centaine de kilomètres, en ski de fond, en autonomie, dans un groupe d'une petite dizaine d'aventuriers. Vous portez sur votre dos ce qui est nécessaire à votre survie : de quoi suppléer aux éventuels problèmes de santé ou de matériel, de quoi dormir sous tente par - 20°, de quoi vous nourrir pendant neuf jours. Expérience déjà pas banale du tout : mettez donc sur une table cette nourriture – attention, il faut bien évaluer et ne pas ajouter par peur de manquer car il faut porter et c'est lourd ! Pour tout vêtement, vous aurez droit à trois slips, une paire de chaussettes et un sous-pull de rechange. Pas mal aussi, ça, comme expérience non ?

Ah oui, pour la mener à bien, il faut aussi un bon guide – j'en connais un, si vous voulez tenter l'expérience en vrai. Pour l'instant, c'est moi qui vous sers de guide. Vous venez ?

La nature en pleine face

Ce sont là les conditions d'une expérience radicale. De quoi au juste ? Pourquoi des gens se mettent-ils dans des situations aussi extrêmes ? Que trouvent-ils au détour de ces heures de traversée de paysages cristallins, dans le silence des skis qui frottent la neige ou nichés dans la chaleur d'un duvet, le soir, sous une tente perdue au milieu d'un monde blanc, entourés de quelques humains qui partagent ces moments rares et de quelques bouleaux rescapés des grands froids ?

C'est une expérience de dépouillement. De nudité, pour sentir enfin l'essentiel, sans le confort et les mille et une préoccupations qui nous agitent au quotidien pour le préserver. Il faut survivre : résister au froid qui requiert notre vigilance, manger, dormir et avancer sur un trajet, au rythme que la météo du jour et l'état du plus lent nous permettront d'avoir. Cette avancée exige l'auscultation de la nature. C'est une expérience intense de souci et de soin. Un vent s'annonce-t-il ? Fort ? En quelle direction ? On ne peut pas s'engager sur ce plateau, où nous n'aurons aucune protection. Il faut attendre. Le ciel nous permet-il de nous diriger à vue ou sommes-nous aveuglés dans un paysage dont les frontières se sont rapprochées si près qu'on risque de s'y égarer, ou d'y frôler peut-être sans conscience une falaise ? Il faut attendre que le ciel se découvre. Cela peut arriver en un instant. Mais se recouvrir aussitôt. Humilité intensément sensible de l'homme

« Accueillir l'incertitude, qui participe du savoir du Nord. Redevable de l'immense »

Anne Versailles

en prise avec une nature qui agit parfois telle une dame capricieuse exigeant de nous vigilance et compréhension ; humilité de lecteur qui doit la décoder pour vivre.

L'auscultation est aussi celle de la neige et de la glace : une couche de neige s'effondre sous une autre dans une explosion étouffée. Cela se passe en profondeur sous nos skis et c'est presque imperceptible. Mais c'est pourtant le foyer d'une avalanche possible. Nous ne sommes pas si petits. Notre pouvoir est exorbitant, finalement. En prenons-nous seulement la mesure ? Nous suivons les lacs et les rivières – c'est plus simple, c'est plus plat, pour nos maigres forces de bipèdes sans poils, penchés sous le poids de nos sacs à dos. Mais la couche de glace est-elle bien toujours assez épaisse ? Dans un silence suspendu, nous passons parfois un par un au-dessus d'un bras de rivière, où l'eau encore vive fragilise la glace. Suspens. Suspense. Soulagement joyeux. Nous sommes tous passés...

La nature, c'est aussi les animaux. Nous sommes dans un monde inviolé par l'homme ou presque, qui laisse à l'animal l'espace qui lui est nécessaire. Nous sommes ici comme invités chez eux. De passage dans leur royaume. Et ils se donnent à percevoir presque uniquement par les traces qu'ils ont laissées dans la neige. Le glouton se distingue par sa démarche de côté, comme en tapinois. Les lagopèdes, par la trace de leurs ailes qui suit celles de leurs pattes et laisse imaginer leur envol. Ces traces sont parfois très récentes, comme pour nous narguer. Les animaux savent que nous sommes là, ils nous ont sentis, vus, entendus. Mais nous, nous apercevons seulement qu'ils étaient là. Toujours en retard. Comme des balourds de la perception sensorielle. Est-il possible de devenir plus attentifs ? Il y faudrait tellement plus de soin.

– Belfroy de Schuler



Le risque de l'autre

Le soin est une notion centrale de cette expérience. Soin de lecteur qui cherche à comprendre. Soin de l'autre, qu'on doit aussi décoder. Soin de soi-même et singulièrement réparation de l'unité de son âme : on n'est plus dispersé entre mille choses, le temps long d'une journée de randonnée recolle patiemment les morceaux qu'un agenda rempli, les alertes de nos messageries et les sollicitations multiples décomposent. La traversée en autonomie est un exercice de l'attention tendue vers soi-même ou vers l'extérieur, l'autre ou la nature. Et ce soin a partie liée avec la vérité. Il ne s'agit pas seulement d'être attentionné, mais d'être suffisamment attentif pour comprendre ce qui se joue. Il est le croisement de l'expérience de la bienveillance et de l'exigence rugueuse de la vérité. Peut-être fondamentalement parce qu'on est exposé ? Humble, fragile devant l'immense. Et qu'on ne peut pas se planquer ?

L'exposition est une autre notion à penser pour cerner la portée de cette expérience de dépouillement dans sa dimension collective. La nature, étant ce à quoi on s'expose d'abord, est aussi le vecteur d'une exposition à la nature humaine, quand on la rencontre avec d'autres et pas en solitaire. On forme avec eux une sorte de petite société à l'état pur : comme dans une expérience de pensée où on garderait la société en tant que telle, des gens qui vivent ensemble, mais en retirant les configurations contingentes que ce vivre-ensemble a pris au cours de l'histoire, les composantes particulières qui caractérisent une société de fait, « notre » société. Le dépouillement se vit alors aussi dans la relation aux autres. Comme des couches qu'on enlève.

Pourquoi rencontre-t-on si peu les autres avec cette intensité ? On s'en protège peut-être ? Je me suis toujours demandé pourquoi, par exemple, les ados faisaient tant de manières pour signaler leur attirance. Problème d'ego à ménager ? Identités trop fragiles ? C'est l'hypothèse classique. Ce n'est pas la seule ; elle désolidarise trop aisément les adultes de cette expérience. Pourquoi faisons-nous parfois tous de tels détours quand il s'agit de dire ou de vivre quelque chose d'essentiel ? Le problème de l'exposition (à l'autre, à la décision de l'autre) est suffisamment aigu pour qu'on

n'ose pas si facilement s'y confronter. Qu'on s'en protège par toutes sortes de stratégies. On cherche à mesurer le risque que l'autre dise non, qu'il se braque ou se fâche. La peur de s'exposer est banale. Accepter le risque du refus ou le risque de blesser en disant ce qu'on pense ou sent, c'est s'ouvrir à l'incertitude. La rencontre amoureuse, le moment où elle s'achève, l'entretien d'embauche ou le fait d'être viré, l'examen de fin d'année sont des moments où la vie peut basculer sur une décision de l'autre. Comme la tempête peut emporter la tente. C'est énorme. Insoutenable, presque.

Ou pas... Il peut y avoir une réjouissance aussi à s'exposer et à se confronter à ce que l'on ne maîtrise pas. La vie est alors davantage une aventure. C'est quand même très réjouissant que l'autre réponde en toute liberté, non ? Et cela, même quand sa décision ne nous arrange pas. C'est ça la rencontre, en fait : accepter l'incertitude. Et se priver de l'inconfort de l'incertain, c'est aussi se priver de rencontrer l'autre comme un autre justement. Si la nature nous éduque à un rapport singulier à nous-mêmes et aux autres, c'est à celui qui cultive l'acceptation de l'incertitude et la rencontre véritable.–



Philocité, par Gaëlle Jeanmart, philosophe, maître de conférence à l'Université de Liège